

HENRY BAUCHAU

# Déluge

roman

*ACTES SUD*

*à Myriam*

*Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'arche pendant quarante jours. Plus tard, je fus souvent malade, et pendant de longs jours je dus rester aussi dans l'“arche”. Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fît nuit sur la terre.*

MARCEL PROUST

I

LA RENCONTRE

Pendant ma promenade ce matin j'ai pensé de nouveau que, jusqu'à la mort de ma mère, je n'ai pas vécu ma vie mais celle qu'elle aurait voulu avoir. Sous sa pression cachée je suis devenue une élève brillante, puis une étudiante qui a accumulé les diplômes et finalement je me suis retrouvée la plus jeune agrégée de France. J'ai appris, beaucoup appris comme elle aurait voulu le faire, j'ai eu l'air de penser. C'est après sa mort – un cancer foudroyant – que peu à peu j'ai commencé à comprendre que je ne vivais pas ma propre vie. Je l'ai vu vraiment, je l'ai ressenti dans tout mon être quand j'ai aussi été atteinte par la maladie que je croyais à tort inguérissable. J'ai ressenti une grande solitude, mes amis, mes admirateurs m'aimaient-ils ? Dans un sursaut désespéré j'ai téléphoné à celle qui avait été ma vraie amie et qui avait quitté Paris et ses études pour aller vivre autrement dans un port du Sud. Quand j'ai eu Margot au téléphone je n'ai presque fait que pleurer. Le surlendemain elle débarquait chez moi. Elle m'a écoutée longtemps, puis elle m'a dit : "Tu dois changer de vie, vends ton appart, quitte le monde universitaire et viens chez nous. Il y a de très bons médecins, bien au courant de ce genre de maladie. Je connais celui qu'on dit le meilleur. Cesse de vivre comme le voulait ta mère, risque-toi dans ta vie. J'ai des amis là-bas,

ils t'aimeront tout de suite, tu ne seras pas seule. Nous t'aiderons à trouver jusqu'à ta guérison un petit travail pas trop fatigant."

Je l'ai crue. Avec une vitesse surprenante j'ai réglé mes affaires et je suis partie rejoindre Margot, qui m'avait trouvé déjà un petit logement.

Je suis plus heureuse, c'est vrai. Je n'ai plus besoin de briller. Je travaille avec des enfants mais je m'imagine toujours que la mort travaille en moi, comme elle a travaillé ma mère. La promenade et mes pensées m'ont fatiguée. Je m'appuie un moment sur le mur qui protège ce côté de l'ancien port. Les bassins qui sont en dessous n'abritent plus des bateaux mais d'énormes barges qui déchargent des barils d'essence ou engloutissent des caisses de déchets et de machines obsolètes pour les emporter vers des usines de retraitement. L'eau assombrie par des nappes d'essence est envahie, comme tout le bassin, par le tumulte des oiseaux de mer qui viennent là se nourrir des déchets qui tombent des camions ou des chalands.

Ce lieu m'attire par son grouillement, son bruit ravageur, j'imagine voir là en grand ce que la maladie opère en moi. Jadis c'était un des beaux bassins de l'ancien port, tout s'est agrandi et déplacé, maintenant ce n'est plus qu'une sorte de dépôt transitoire.

Il passe peu de monde ici à cette heure, je sens derrière moi quelqu'un, il tourne, il descend l'escalier, je le regarde, il est grand, fort maigre, des touffes de cheveux gris s'échappent en désordre de sa casquette de marin. Il tient sous le bras un carton à dessin, il a sur le dos un petit sac. Il me semble que je l'ai déjà vu.

Il s'assied sur une des dernières marches et, ouvrant son carton, en sort quelques feuilles et se met

à dessiner. A l'encre de Chine, très lentement puis achevant brusquement. Il a des petites bouteilles à côté de lui et d'un pinceau hardi il ajoute parfois une couleur. Quand il termine un dessin, il le regarde assez longuement, puis le froisse et lorsqu'il est en boule le jette à ses pieds. A ce moment un nom me vient à l'esprit, c'est Florian, le fameux peintre dont on dit qu'il jette ou brûle la plupart de ses œuvres.

Un désir irrésistible, je descends l'escalier, je m'assieds derrière lui. Je souffle : "Vous êtes Florian ?

— Si vous voulez.

— Je vous admire beaucoup."

Il me tend une feuille et plusieurs crayons.

"Ne parlez pas, ne regardez pas. Dessinez.

— Je ne sais qu'assembler des couleurs, j'aurais pu travailler dans la mode.

— C'est bien. En attendant dessine."

Il continue à travailler. Je ne sais que dire, je ne dessine jamais. Je me souviens des plans de géométrie. J'en fais un. Je regarde ce qu'il dessine, c'est le grouillement des oiseaux de mer sur un chaland débordant de déchets. C'est fort, cela me fait souffrir, je sens grouiller en moi la maladie.

Il se retourne, me prend des mains mon dessin, y ajoute quelques traits et l'octogone que je commençais devient un mur. Celui qui barre ma vie. Il demande :

"Un peu de café ?

— Avec vous oui."

Il prend dans son sac un thermos, il me donne un gobelet avec du café très sucré. J'aime.

Quand j'ai fini, il s'en verse aussi, nous sommes à l'ombre, il a enlevé sa casquette, je le trouve beau, dévasté, le regard étrange. Je ne puis m'empêcher de demander :

"Comment savez-vous pour le mur ?"

Il ne répond pas, il biffe de façon affreuse son admirable dessin. Cela me fait souffrir, cela me fait du bien. Pourquoi ?

Il en commence un autre, je suis bien, il me semble que Florian doit ressembler à mon père. Celui qui est parti avant ma naissance et que je n'ai jamais connu. Je prends mon petit carnet et je note ce que je ne cesse de ressentir depuis que j'ai reconnu Florian. Tout est étonnant dans un monde que je ne connais plus.

Florian peint à l'encre de Chine blanche sur un grand papier noir une mouette, les ailes ouvertes. Il trace une croix sur le papier noir, il la crucifie, elle se débat, il la fixe par un grand clou qu'il tire de son pinceau. Il colle le papier au mur, il le regarde longtemps. La mouette, comme moi peut-être, se débat encore des ailes.

Il rassemble les dessins qu'il a jetés et avec un briquet il les brûle en regardant de tous côtés si personne ne le voit. Ma présence ne semble pas le gêner, nous sommes amis, je le sens.

A ce moment on entend une voix entre les barils, qui encombrent le quai à notre droite : "Qui est-ce qui fait du feu à côté du pétrole ?" Un énorme costaud au visage brun et coloré apparaît.

"Cinglé, vous êtes cinglé de faire du feu ici. Vous ne savez pas que c'est dangereux ?" Il saisit Florian aux épaules. Florian ne répond rien, il recule misérablement, sans se défendre. L'autre, en grondant toujours, piétine les cendres. Arrive un homme jeune, très beau, avec un extincteur, il commence à l'actionner sur les cendres. Florian s'est rétracté sur lui-même d'une façon à peine croyable, lui, si grand, semble tout d'un coup petit et terrorisé comme un enfant. Il recule et, pendant que les autres s'approchent, il arrache au mur la mouette crucifiée et commence à la brûler. Le jeune s'en aperçoit et veut



braquer sur elle l'extincteur. Pour lui échapper Florian redresse sa haute taille et d'un grand geste jette son dessin en l'air où la mouette s'envole en flammes avant de retomber en débris dans le bassin. Le costaud gueule : "Ça alors !" Stupéfait, sa colère le reprend et il crie à nouveau : "Vous êtes fou, archifou. Foutez le camp, tout de suite !" Florian se réfugie contre le mur, tassé sur lui-même. A ce moment c'est moi, jusque-là sidérée, qui me mets en colère : "Qui êtes-vous ? De quel droit criez-vous comme ça ? Il n'y a aucun mal. Tout le monde peut venir au port.

— Ma petite, c'est moi qui ai la responsabilité du pétrole tant qu'il n'est pas évacué.

— Ça ne vous donne pas le droit d'insulter cet homme. C'est un peintre. C'est Florian.

— Laisse tomber, Albert, dit le jeune. Elle a raison, il n'y a rien eu de mal et ce type, quand j'étais à l'académie, j'en ai entendu parler. J'ai vu des reproductions, on disait qu'il était pas mal timbré, mais un grand peintre.

— Tout ça n'est pas possible, Simon, tu as vu ce dessin de mouette qu'il a jeté en l'air et qui volait en brûlant ? Ça n'existe pas !

— Ça n'existe pas, mais nous l'avons vu."

Il se tourne vers moi, il est visible que je lui plais. "Vous l'avez vu et M. Florian aussi.

— Je l'ai vu.

— Vous vous appelez ?

— Florence.

— Moi, c'est Simon, le mécanicien des camions de la société d'Albert. Les dessins de Florian, il les brûle tous ou il en vend ?

— On dit qu'en général il les froisse ou les brûle."

Albert demande : "Est-ce qu'il va revenir encore brûler ? Je ne veux pas interdire, mais c'est dangereux.